

Répondant à nos sollicitations

Je pensais avoir la paix, vivre une vieillesse tranquille, l'esprit en léthargie, mon narcissisme assagi, non! La rédaction me poursuit, le Président me persécute*. Ecrire, encore et toujours, n'ayant pas perçu que je n'ai plus rien à dire. Le mot est à la mode: harcèlement. Il m'invite à des déjeuners lacustres ou à des soirées ludiques (je n'ai pas dit lubriques...). Il connaît mes faiblesses, il m'offre des bouteilles de Gigondas. Il prétend vouloir savoir qui je suis, d'où je viens, pourquoi, comment.



Pierre Bouru se présente

Voilà, je vais le lui dire, et on n'en parlera plus.

Je m'appelle Pierre Bouru (avec un seul "r", pas comme le vin bourru). Je joue (jouais) de la batterie – d'aucuns prétendront donc que je ne suis pas musicien-. Pourtant, je suis membre de l'AGMJ depuis sa fondation. Taureau, pur produit genevois, né aux Eaux-Vives il y a un peu plus de...90 ans! Le jazz a été ma vie et ma vie a traversé le jazz. J'ai grandi dans la génération Fats Waller, Duke Ellington et Tommy Ladnier, mais j'ai néanmoins traversé les suivantes avec joie, celles de Charlie Parker, d'Erroll Garner et de Miles Davis, faisant même des escales auprès de MM. Ornette Coleman ou Charles Lloyd et les yeux doux à Michel Petrucciani. Je ne suis donc pas sectaire, mais



Pierre Bouru au Club des 5 Rues à Megève 1975
COLLECTION PRIVÉE

mon batteur favori reste Sidney Catlett et mon musicien préféré John Lewis. Devenu Président d'Honneur (début de la corruption), je suis flatté car je reste très attaché à l'AGMJ et, surtout, à travers elle, à son petit magazine ONE MORE TIME qui, depuis 1979, tolère toutes mes divagations.

PB

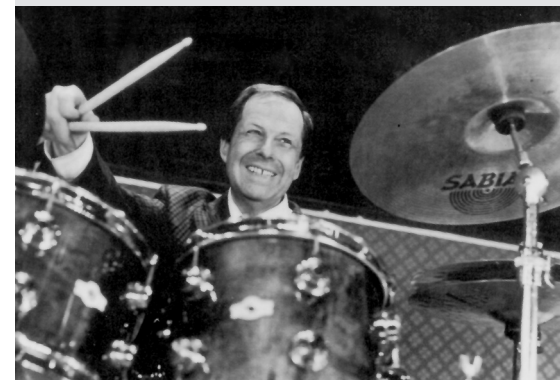
CD. "Ah, non, c'est un peu court..." Je vous comprends, Pierre. Mais admettez-le: pages après pages, vous contez si bien le jazz et les jazzmen (pardon aux musiciennes, encore absentes alors). Qui mieux que vous pour parler de ce batteur, conteur, impresario, qui pour nous dire: WHO IS WHO? Monsieur Bouru?

PB. « Tout avait commencé en 1942 avec la découverte de Lionel Hampton. Puis, Loys Choquat me mit le pied à l'étrier dans l'un de ses orchestres (1945) où je nouai une grande amitié pour la vie avec Henri Chaix. Plus tard (1947), nous avons fondé, avec Claude Aubert, le "New Rhythm Band", et commencé une mini-carrière internationale en raflant le 1er prix du Festival de Bruxelles.

Collégien, je m'étais fait une petite réputation de meneur en montant quelques soirées d'étudiants. Cette activité me plaisait et j'espérais la développer. J'eus un coup de chance – j'en ai eu plusieurs dans ma vie –: je rencontrai dans un Club parisien Charles Delaunay, grand ponte du Jazz européen. A brûle-pourpoint, il me proposa Sidney Béchet pour un concert à Genève! Victoria Hall, 14 mai 1949, 2000 personnes dont 300 restèrent dehors. Ce fut un événement dont on parle encore, 65 ans plus tard.



Le New Rhythm Band à Bruxelles en 1947 PHOTO PB



Pierre Bouru «Le bonheur est dans le jazz» PHOTO PB

Nouvelle chance en 1950: l'exploitation d'une boîte de jazz, à la Corraterie à Genève, le "Cat-Club". Enorme succès – le coca-cola coûtait 1fr et, avec mes 2 compères Chaix et Aubert, nous faisions le plein tous les soirs, du mercredi au dimanche. Mon carnet d'adresses s'étant étoffé, nous pûmes inviter Albert Nicholas, Peanuts Holland, Willie "The Lion" Smith, et même la star, Mr Sidney Béchet en personne, durant une semaine, à... 250 fr par jour. Evidemment, le prix du coca changea! Nous dûmes pourtant fermer

après 2 ans: le proprio de l'immeuble ne supportait pas le "bruit"! Choquant ne faisait plus partie de notre réseau, le New Rhythm Band devint l'Orchestre Claude Aubert; de 1952 à 1958, nous avons vécu de riches moments. Puis Aubert cessa la musique, l'orchestre éclata et je devins le batteur des **"New Orleans Wild Cats"** de Francis Bonjour (1958-1964). Nous avons gagné 2 fois le Festival de Zürich et moi... le 1er prix de batterie! Parallèlement, nous avions tous un job en dehors de la musique: on ne pouvait pas vivre du jazz, juste payer son loyer. Ou alors, accepter de travailler dans des groupes "mini- bastringues" qui jouaient dans les thés dansants pour rombières en goguette et une clientèle à la recherche d'émotions autres que celles de la musique! J'avais un bon job dans l'automobile, vantant les mérites de la General Motors, ce qui m'assurait un bon confort... pourvu que je vende. Pourtant, fantasque, les baguettes me picotaient les doigts plus que le volant des belles Oldsmobile et des réputées Opel. Un matin, je claquai la porte et me dis que désormais le jazz serait mon métier (1966-1970).

La chance – toujours –: Bill Coleman, avec qui j'avais déjà joué à Genève, cherchait un batteur et me choisit. Une belle période, même avec les moments de galère, le cacheton au quotidien, les hôtels sans étoiles, aucune caisse sociale. J'avais choisi et, célibataire et sans attache, je survolais tout ça dans la joie... En outre, j'étais un touche-à-tout. Je produisais une émission de télé (**Jazz-Parade**, 1962-1972) et j'avais une rubrique hebdo dans La Suisse, alors grand quotidien de Genève. Ça roulait!



Pierre Bouru avec Guy Lafitte et Buck Clayton, Berne 1967 PHOTO PB

Les événements de mai 68 me rapatrient à Genève et, faisant ma propre révolution, je me marie! Les orchestres locaux m'appellent ici ou là et je décide de fonder une agence de concerts, **UNIJAZZ**, qui produira... du Jazz! Impresario, organisateur, que du Jazz, c'était une gageure! Ça a marché... tranquillement. A ce moment, les copains et les milieux pros ne donnaient pas cher de moi. Ami avec Willy Leiser qui, de Montreux, avait la main sur toutes les tournées de jazz en Suisse... il me procura l'une de mes idoles pour un 1er concert: Oscar Peterson Trio. Bon succès de départ. Dans ce métier, si vous êtes sérieux, si vous payez vos factures – et les musiciens, bien sûr –, si vous invitez la Presse, tout va très vite. On me proposa un concert avec Thelonious Monk, un autre avec Benny Goodman, puis avec Dizzy Gillespie... l'Agence Unijazz flambait. J'avais trouvé un petit bureau sympa en pleine ville, le monde du jazz y défilait: impresarios, photographes, journalistes, fans divers, et, un jour, débarqua un grand

bel homme de 52 ans, distingué mais assez arrogant, qui me tint très rapidement ce langage, précis et concis: « – Bonjour, je suis Norman Granz, je souhaiterais que vous travailliez pour moi ». Un temps d'arrêt, qui apaise mon rythme cardiaque: « – Oui? Comment? Pourquoi? – Je vous apporte Ella Fitzgerald, Count Basie, le Modern Jazz Quartet, Ray Charles, Oscar Peterson, Stan Kenton, Joe Williams. Vous organisez à Berne, Lausanne, Genève, pour mon compte. Je suis résident en Suisse et n'ai pas le droit de travailler. De grandes salles, des grands pianos... Si un concert perd de l'argent, j'assume les pertes. Je vous offre 10% de toutes les recettes. Et, en prime, Leonard Cohen et la vente des disques Pablo dans les concerts ». Tout ce discours en 5 minutes. Je croyais rêver. Voilà désormais l'Agence Unijazz sur orbite mondiale (1970-1990).

Les contes de fée s'arrêtent là, pense-t-on! Oui, peut-être, mais la **chance aux trousseaux**, et le hasard... Deux ans plus tard, à La Clémence au Bourg-de-Four, je croise un ami de collège, perdu de vue, devenu haut-fonctionnaire au Service des Spectacles et Concerts de la Ville de Genève. « – Ah! Bouru, salut! Voudriez-vous prendre en main le **Jazz-Festival**? J.-P. Rossmann nous quitte. – Bien sûr! » On ne refuse pas une offre telle que celle-ci. Organiser des concerts, sans contrainte ni risques financiers! C'est le rêve de tout organisateur: faire payer le contribuable. Cette aventure me laisse de beaux souvenirs (voir OMT 390). On pourrait penser que tout s'achève là? Presque. Je reviens en arrière. J'avais épousé une jeune femme originaire de Megève.

Un jour de 1972, je croise dans la rue un musicien que j'avais connu lorsqu'il était le batteur de Claude Luter. Là, à Megève, il avait repris l'exploitation d'une boîte de jazz célèbre et mythique, le **"Club des 5 Rues"**. Il était alors en malchance, ce qui fit pour moi... un nouveau jour de chance, encore un! « – Oui, ça va, ça marche, mais je m'ennuie de Paris et je vais avoir un bébé et... j'aimerais un associé! » En quelques minutes j'accepte cette idée. Tout a fonctionné et nous sommes restés 2 ans ensemble, puis moi seul, à la tête d'un club légendaire (1972-1984). J'y fis défiler toute la panoplie possible de jazzmen. Memphis Slim, Bill Coleman, Rhoda Scott, Claude Luter bien sûr, Henri Chaix aussi. A 55 ans, fatigué, je suis parti. Le Club existe toujours, mais de Temple du Jazz, il est devenu temple du rock.

“ Je n'ai jamais rien demandé dans ma vie, mais je n'ai jamais refusé! ”

Je rentre à Genève, mes collaborations avec MM. Norman Granz pour le jazz mondial et Jacques Haldenwang pour la Ville de Genève continuent. Nous créons (1980) le **Théâtre de Verduce du Parc La Grange**. Magnifiques aventures qui dureront jusqu'en 1998. Plus de 300 concerts, 500 000 à 600 000 spectateurs. Certaines soirées un peu folles, plus de 3000 personnes: pour les Platters, le Golden Gate Quartet, Memphis Slim, l'Orchestre Glenn Miller. Toutes ces stars, là, à 10 mètres de vous, gratuitement, c'était une sorte de folie. Et... sur le lac, pour célébrer 1991,



700e de la Confédération, sur la coquille lacustre : Dee Dee Bridgewater, Claude Bolling Big Band, ... 4000 spectateurs par soirée, dans la rade ! Cela ne se raconte pas !

A côté de cela, pour ne pas perdre la main avec mes "brushes" et mes "sticks", je deviens le batteur de l'**Orchestre Jacky Milliet**.

Une belle période qui nous mènera jusqu'à Marciac (1991, la Grande Tente, 5000 personnes) pour accompagner le fameux pianiste Ralph Sutton et nous offrira l'enregistrement d'un bon DVD en compagnie de Claude Luter.

Vient tout de même un jour où tout s'arrête... presque... J'allais traverser d'autres pérégrinations moins jouissives.

Dès les années 2000, j'ai fréquenté plus de chirurgiens, anesthésistes et kinés que de musiciens. J'en profitai pour écrire mon bouquin autobiographique** et, évidemment, un peu narcissique. Bien sûr, les puristes me tombèrent dessus, pensant que j'avais écrit l'Histoire du Jazz alors que, simplement, j'avais écrit "mon jazz". Mais le livre fut bien reçu par le public et resta même "tête de gondole" durant 3 semaines à la librairie Manor. Puis, en 2010, l'Etat français, sous les auspices de Frédéric Mitterrand, me décerna le titre d'Officier de l'Ordre des Arts et des Lettres. Repos, Monsieur le Ministre ! Non ! Arrive un nouveau Président qui bouleverse l'AGM alors sommeillante. Ecrire de nouveau, Vive One More Time... et, bon, flatteur (voir La Fontaine), il me nomme au passage Président d'Honneur. Je n'ai jamais rien demandé dans ma vie, mais je n'ai jamais refusé !

Aujourd'hui, 90 ans, est-ce que j'aurai encore des choses à dire ? Oui, oui, car, jusqu'à maintenant, il y a un tas de détails que je n'ai jamais voulu raconter. Alors, motus, oui ! Pour moi, **"Le bonheur était dans le Jazz"** et j'espère que, pour vous, il y est encore. **PB**

Merci, Pierre. J'ai eu plaisir à vous entendre, j'en saurai plus encore en vous lisant. CD

*Le Président à confesse : « Cher St-Pierre, si j'ai flatté voire soudoyé Bouru, c'est pour le plaisir des lecteurs du OMT et peut-être pour le sien ».

** Pierre Bouru, Le bonheur était dans le Jazz. Souvenirs d'un impresario-musicien sur un demi-siècle de Jazz à Genève (1950-2000) recueillis par Claude Tappolet, 2003. Ed. Slatkine Genève